

Éric Villeneuve

Aventures dans l'île de Juillet

Roman



Extrait de la publication

Aventures
dans l'île de Juillet

DU MÊME AUTEUR

GROUGE, Hachette/P.O.L, 1981

LE MORTICIEN, P.O.L, 1987

LA LUNE SEULE, P.O.L, 1996

Éric Villeneuve

Aventures
dans l'île de Juillet

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur remercie le Centre national du Livre
de lui avoir accordé une bourse d'aide à la création*

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1432-5
www.pol-editeur.com

Pour David

CHOISIR

Je m'appelle Nathan. Disons même Nathan Larenbroke, car je voyage avec ma mère. Ethel, qui nous accompagne tous deux depuis le début mais que personne n'accompagne, elle – personne de sa famille, il s'entend –, Ethel est la seule ici à pouvoir être appelée par son prénom et rien que son prénom.

Nos foyers respectifs, nous les avons quittés en janvier. Cela représente six mois complets, je m'en avise soudain, sans voir aucun des nôtres... Ni moi mon père, ni Ethel son mari et ses deux enfants. De plus, avec l'élan que nous avons pris en passant très vite d'un pays à l'autre, je ne nous vois pas rentrés chez nous avant la fin de l'année.

J'écris tout cela avec mon « Kuala Lumpur », l'ultime stylo plume que m'ait offert papa. Une pièce de collection, en résine noire habillée de vermeil ciselé. Maman était contre le fait que je l'emporte en voyage : il lui semblait déraisonnable de glisser dans un sac à dos un objet d'un tel prix... Quel prix, au

juste? Mettons qu'à Pékin, nous aurions pu troquer mon « Kuala Lumpur » contre un, peut-être deux billets d'avion pour New Delhi.

Pékin, Delhi... Il se trouve que Kuala Lumpur, aussi, est une capitale asiatique. Nous n'y sommes pas encore allés mais c'est là, à l'ouest de la Malaisie, qu'ont été organisées les dernières olympiades du Commonwealth, d'où l'édition d'un stylo commémoratif à un nombre limité d'exemplaires. Papa a obtenu pour moi le numéro 16 de la série, qui en comprend 888 – mais seul le 16 coïncide avec la mention gravée sur le corps du stylo : « XVI Commonwealth Games ».

Dans un instant, la projection de *Dante's peak* va commencer... J'hésite toutefois à placer sur mes oreilles les écouteurs fournis par la Lan Chile. N'ai-je pas sélectionné ce matin deux titres majeurs dans ma petite bibliothèque de voyage, conscient que j'étais d'embarquer pour une destination exceptionnelle? *Tramps and Ladies* de Sir James Bisset et *Aku-Aku* de Thor Heyerdahl... Il ne m'appartient plus désormais que de choisir entre ces deux livres!

James Bisset était, jadis, capitaine au long cours. En 1912, il avait moins de trente ans mais déjà rang d'officier à bord d'un paquebot, le *Carpathia* – celui-là même qui se porta au secours du *Titanic* et recueillit à son bord les quelque sept cents rescapés du naufrage.

Depuis que je possède les mémoires de Sir James, j'ai maintes fois résisté à la tentation d'aborder directement les pages consacrées au drame. Mais quel lecteur sensé négligerait d'explorer de bout en bout une œuvre s'ouvrant par une révélation : pour les anciens cap-horniers, renoncer à la voile au profit de la propulsion mécanique, cela équivalait à « abandonner la navigation »...

Aku-Aku, l'autre choix possible, débute dans le même environnement. Soyons précis : cinq scientifiques, quinze marins, un médecin et un photographe, plus le chef d'expédition, sa femme, leur petite fille et « Thor junior » : voilà reconstitué l'équipage du chalutier groenlandais affrété par Heyerdahl en 1955 et transformé en bâtiment d'expédition. Heureux le lecteur qui se présente à la suite du dernier homme embarqué, invité ipso facto à partager deux semaines de traversée et un an de séjour sur l'île de Pâques ! Une aventure si exaltante qu'il faudrait l'envisager de manière lyrique. Mais je préfère m'en tenir strictement aux faits. *Aku-Aku* raconte une campagne de fouilles archéologiques, première expédition du genre sur Rapa Nui mais aussi dernière chance... Dernière opportunité pour un groupe de passionnés de découvrir l'île telle qu'en elle-même, une terre privée de port et de mouillage sûrs, considérée comme le lieu habité le plus solitaire du monde. Quelques années plus tard, en effet, l'établis-

sement d'une liaison aérienne avec le continent sud-américain allait permettre à ses habitants de rompre leur isolement.

Finalement, je choisis de faire route avec Thor Heyerdahl. En survolant la préface de l'ouvrage, j'ai découvert qu'il existait une théorie selon laquelle les habitants du Pacifique Sud seraient de souche malaise. Pour qui vient d'évoquer – à sa manière – Kuala Lumpur, c'est comme un signe, une invite.

CONFIRMER

J'aimerais ouvrir le hublot à ma gauche, desserrer ce qu'on appelle sur un navire l'« écrou papillon ». Alors s'engouffrerait dans la cabine une bouffée d'air iodé...

Il est 20h35 et nous venons d'atterrir (un peu rudement) sur l'île de Pâques. Les passagers se comportent comme lors d'une escale ordinaire. Côté équipage, les usages ont été respectés, avec l'annonce de la température et de la météo locales (17° Celsius, passages nuageux). Ajoutons que cinq heures se sont écoulées comme prévu depuis notre départ de Santiago (ou trois seulement si l'on déduit le décalage horaire). Bref, tout indique qu'en sortant de l'avion nous découvrirons une piste bitumée et un minimum de bâtiments d'aéroport. Mais tant que je n'aurai pas vu ces derniers, je douterai de leur existence. Car Thor Heyerdahl, mon mentor, n'en parle pas... À en croire *Aku-Aku*, il ne se trouverait sur l'île que des habitants ravitaillés une fois l'an par un navire de

guerre chilien – et, pour se déplacer, on ne disposerait que de chevaux...

Il est 20h50 lorsque Ethel, maman et moi foulons le tarmac de l'aéroport Mataverí. Ce n'est pas encore le sol de Rapa Nui, plutôt un palier intermédiaire. L'air, en revanche, l'air humide de la nuit, est le propre de l'île.

J'aperçois des bâtiments en bout de piste. Il en existe donc bel et bien. Tels quels, ils me font penser à des édifices agricoles, des granges, si l'on veut, mais emplis de lumières et d'animation. Nous les traversons avant de recevoir, tout désignés par nos bagages, l'accueil local traditionnel : un collier de fleurs. Je ne m'y attendais pas, en éprouve quelque gêne : comme si on me disait « Bienvenue en Polynésie » et que je répondais « Non, non, nous avons préféré l'île de Pâques ».

Ethel non plus ne semble pas très à l'aise avec son collier autour du coup. Dans sa situation, elle n'a jamais envie de recevoir des fleurs.

Mais voici qu'un inconnu d'une trentaine d'années m'appelle par mon nom. Oui, l'homme, « Sebastian », qui se dit l'envoyé de l'hôtel Hanga-roa, choisit de s'adresser à moi plutôt qu'à maman ou à Ethel. Peut-être parce que je marche devant. Je suppose également qu'il nous a reconnus d'après un signalement sommaire – deux femmes seules et un adolescent – mais suffisant : nous sommes l'unique

groupe d'arrivants ainsi constitué. Peu après, nous montons à bord du véhicule de l'établissement : moins de dix minutes de trajet, assure Sebastian.

En chemin, une pluie légère commence à tomber. On n'aperçoit rien ou presque du paysage. Je me demande si les « moai » – les statues géantes qui font la renommée de l'île – sont proches de nous, dans la nuit. En vérité, j'en sais si peu sur ce qui nous attend ici mais suis porté par un tel enthousiasme que les possibilités de l'île me paraissent infinies. Dès lors, toutes les questions qui se posent, mêmes mineures, deviennent intéressantes. À quoi ressemble, par exemple, un hôtel sur Rapa Nui? Je n'hésite nullement à aborder le sujet, pourtant éloigné de mes préoccupations immédiates. Sans choisir d'angle, simplement en suivant ma pente, je note qu'on entend partout l'océan, dans un hôtel de l'île de Pâques... C'est l'avantage d'évoluer à l'air libre entre les différentes parties de l'établissement – le Hanga-roa, en l'occurrence. Autre élément à porter au crédit de ce dernier, le fait d'être constitué de bâtiments sans étages : nulle part, semble-t-il, on n'a cherché à dominer l'océan, ce qui est le travers habituel des établissements côtiers.

Sur un plan plus pratique, ma première impression est également favorable. Les chambres proposées ne sont pas de celles où l'on hésite à marcher avec ses chaussures de voyageur. Même avec des semelles

boueuses, j'entrerais ici sans appréhension (et j' imagine que mes tennis le deviendront, boueuses, au cours des jours prochains).

Nous commençons à nous installer. Peut-être maman et Ethel auraient-elles préféré un peu plus de confort? Ethel, que j'ai accompagnée dans sa chambre, me renvoie à la réception pour demander si l'on peut boire l'eau du robinet. Je rapporte une réponse positive, qui a toute sa place dans le présent carnet.

À 21 h 38, précisément, j'entends notre Boeing décoller, à destination de Papeete. C'était le seul avion présent dans l'île. De telle sorte que s'il n'en revenait pas d'autre, dans les jours, les semaines ou les mois à venir, nous connaîtrions un isolement assez semblable à celui des premiers Pascuans...

Achévé d'imprimer en septembre 2011
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2235
N° d'édition : 178600
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : octobre 2011

Imprimé en France



Éric Villeneuve
Aventures dans l'île de Juillet

Cette édition électronique du livre
Aventures dans l'île de Juillet d'ÉRIC VILLENEUVE
a été réalisée le 28 novembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2011
par la Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy (Nièvre)
(ISBN : 9782818014325 - Numéro d'édition : 185588).
Code Sodis : N50313 - ISBN : 9782818014349
Numéro d'édition : 233046.